

JEAN-PHILIPPE MARCOVICI

GRANDE MAÎTRESSE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

VIRGINIE ET GUY ARCIZET	PHILIPPE LAPORTE
FRANÇOIS BENDA	JACQUES LE PIVERT
MARC BERTRAND	MARC LECORDIER
ÉRIC BOISSINOT	RICHARD LEMAIRE
JOËL BOSSARD	NATHALIE LEPAUL
MARIE CASAMAYOR	YANN LEQUITTE
FRANÇOIS CAVAIGNAC	DANIEL MAHÉ
PIERRE COHEN	ÉVELINE MARCOVICI
FRANÇOISE COULON	ÉLODIE MASSÉ
DOMINIQUE DEGAT	MURIEL METIVIER
THIERRY ET PASCALE DELAGE	DENIS NORMAND
ANDRÉ DESPLANQUES	ÉRIC PASSENEAU
PATRICK DEUTSCHMANN	FABIENNE PERRIN
GÉRARD DOMISE	CHRISTELLE ET CLAUDE PHILIPPOT
ANNE DORADOUX	NICOLE PIVER
JEAN DUFOUR	JEAN-MARC POURCINE
CHRISTIAN FAVEREAU	GUY POUZET
DAMIEN FAYOLLE	GÉRARD ROBIN
JOSÉ FELIU	JEAN-LUC THIÉBAULT
SERGE FOUCHIER	ÉRIC TURBELIN
ALAIN GÉRAUDELLE	FRÉDÉRIC VALAIZE
JEAN-PATRICK GILLE	ANNE VILLERS
CATHERINE GRANDSIRE	FRANÇOIS VOLLET
GISÈLE ET JACKY GUIPPE	

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-932-8

Dépôt légal : décembre 2021

*À Brigitte,
cette histoire éloignée de la nôtre*

1

Météo-France avait vu juste une fois de plus. L'ouragan *Lewis*, annoncé au plus fort de sa puissance en fin d'après-midi à Paris, venait de frapper de plein fouet la Normandie. De mémoire de météorologue un tel creux dépressionnaire au mois d'août n'avait jamais été enregistré. Les autorités avaient conseillé aux Franciliens de ne pas sortir de chez eux sauf impérieuse nécessité.

Lilian traversait la Seine en allongeant le pas vers la clinique où l'ami Léo se réveillait à peine de l'opération. Il était arrivé de Bordeaux par TGV ce matin. Quelle idée lui a pris de descendre aux Invalides et de poursuivre à pied vers la rue François 1^{er} ! La tempête s'engouffrait dans les structures du pont Alexandre III ; ainsi, c'est aux sons d'un grand orgue de cathédrale désaccordé – du moins Lilian l'entendait ainsi – qu'il zigaguait en ployant sous la pression du vent et des brindilles cinglantes. Sa marche se heurtait aux rafales qui le ralentissaient. Tout en luttant contre les éléments, il se voyait être l'un de ces bonshommes volants oniriques de Folon qui signaient le générique de début et de fin des programmes TV des années 1970 (il avait vu récemment une rétrospective sur l'artiste). Allait-il faire comme eux, s'envoler, s'éloigner, revenir, disparaître dans l'azur étoilé ? Ce banal parcours d'un bon quart d'heure en temps normal prenait l'allure d'une marche en apnée pour traverser la Seine. L'homme débraillé, essoufflé, lessivé par les conditions climatiques, atteignait enfin son but...

— Comment vas-tu, *chère madame* ?

Léo Saby allait replonger dans une sorte de magma ouaté quand il perçut vaguement Lilian pénétrer dans la chambre. En contrebas du bâtiment, les secours hurlaient l'urgence à mesure que les dégâts matériels et humains s'accumulaient à l'extérieur. Par à-coups, le vent

grondait autant qu'un vieil *Airbus* au décollage. Mais dans cette pièce aseptisée et impersonnelle, où seul l'écran éteint de la télé contrastait avec le blanc des murs, l'éventualité qu'un ciel tempétueux tombe sur les têtes de l'opéré et du visiteur était quasi nulle.

— Comment te sens-tu, Léo ? lui glissa-t-il doucement à l'oreille comme pour excuser son entrée précipitée. Le temps de reprendre ses esprits, se remettre péniblement sur le dos et se caler tant bien que mal sur l'oreiller, le patient à demi conscient et affaibli, vasouillard à cause des sédatifs, se tourna machinalement vers Lilian.

— C'est sympa d'être venu... excuse ma petite forme... t'as croisé ma mère dans les couloirs ?...

— J'ai vu personne, excepté une infirmière qui m'autorise dix minutes, pas plus. C'est bien parce que je me suis présenté comme « ton frère » – demi-mensonge, tu en conviens ? – sinon *niet*, m'a-t-elle dit avec son accent, car tu n'es qu'à H+24 de l'opération.

— Ça a duré six heures et je commence à peine à évacuer toutes les cochonneries qu'ils m'ont injectées... je suis toujours shootée comme tu vois... j'aurais jamais pensé avoir aussi soif de ma vie... seules les nausées s'espacent... il paraît que j'ai déliré dur en salle de réveil d'après les soignants... Puis, reprenant sa respiration, apparut un léger rictus : « Comme ça fait plaisir de revoir les amis après un tel... envol... Comment me trouves-tu dans ma blouse rose ? Plus camisole que flamand, non ? »

Léo ressemblait à n'importe quel post-opéré placé sous surveillance. Drainé, sondé, branché, perfusé, la main endolorie par le goutte-à-goutte, la santé du malade se résumait à des constantes vitales, lisibles et sonores. Le lieu était quelconque, semblable aux milliers de chambres d'hôpital clonées par l'industrie du BTP. Par contre, le personnel à qui il avait confié son destin était au top. Le professeur Tran dirigeait le service de chirurgie plastique à la clinique ACF (*All Care France*) et il en était le principal actionnaire. Après avoir acquis une solide réputation aux États-Unis où il a exercé durant une décennie, Lictor Tran, la cinquantaine, petit-fils de réfugiés *boat people*, et reconnu par ses pairs comme étant l'un des plus grands spécialistes dans son domaine, avait réussi en cinq ans à faire de sa clinique parisienne un centre international dédié en partie à la vaginoplastie. Cela consistait à changer le sexe masculin en sexe féminin, qu'on pourrait définir en termes savants par

une chirurgie plastie transitionnelle ou une réassignation génitale. Si les interventions se pratiquaient au premier sous-sol, la surveillance des patients occupait les deux derniers étages de l'établissement, le cinquième et le sixième, soit une vingtaine de chambres au total avec autant d'occupants arrivés la veille de leur opération. En quelques heures, tous passeront d'un genre à l'autre sous les doigts du chirurgien qui n'aura aucun droit à l'erreur...

— Chère Léa, *madame Léa*, car c'est bien ainsi que je dois t'appeler dorénavant ? Puisse le rose de ta blouse colorer rapidement tes deux joues ! Je connais ton dressing et la multitude de vêtements qu'il abrite ; tu n'auras aucun mal à en changer à la première occasion.

— Ne brûlons pas les étapes s'il te plaît !.. Déjà heureuse d'en être arrivée là... le chirurgien doit me revoir demain matin pour savoir si tout est OK jusque-là... la douleur est supportable mais l'essentiel se joue dans les quatre prochaines semaines avec des risques de nécrose des tissus ou de rétrécissement de la cavité vaginale... je vais être pour un temps entre les mains de l'équipe du professeur et tributaire du cocktail médicamenteux qui lutte contre l'infection et l'inflammation des chairs... c'est tout ce que m'importe, tu sais...

À peine le temps de finir sa phrase et Léa retombait dans les bras de Morphée. De toute façon, les dix minutes de visite étaient écoulées. Avant de partir, Lilian admirait une dernière fois son vieil ami... et courageuse Léa. Malgré leur complicité de toujours, il était incapable d'imaginer ce qu'elle avait enduré toutes ces années dans un corps d'homme. Seuls, la famille et lui, savaient à quel moment Léo deviendrait Léa ; ça bouleversait Lilian de recueillir les premières impressions d'une femme débarrassée de ses attributs masculins. Elle semblait respirer paisiblement, inspirant et expirant régulièrement, rêvant sans doute à un petit-haut ou à un petit-bas qu'elle irait s'acheter et porter bientôt. Il était vraiment temps de la laisser et puis, l'ambiance hôpital avec ses odeurs, la chaleur et les bruits feutrés, finissaient par le rendre à la fois nostalgique de ses années d'internat et presque mal à l'aise curieusement. Dehors, la tempête redoublait et la prochaine épreuve de Lilian (attraper le train de dix-sept heures deux à Montparnasse pour Bordeaux) s'avérait périlleuse. Les taxis-drones étaient temporairement hors service mais, heureusement à la station toute proche, un e-taxi ouvrit la porte conducteur pour l'inviter à monter. Si la SNCF

surmontait les intempéries, lui, qui a toujours répondu présent aux frères et aux sœurs francs-maçons d'Aquitaine, arrivera juste à temps pour inaugurer le temple de la rue Mellis, une vieille échoppe entièrement rénovée derrière la gare Saint-Jean, et devenue la propriété du Grand Orient unifié de France. Le Bayonnais et docteur Lilian Etcheverry, diplômé de la faculté de médecine de Bordeaux, avait adopté la cité bordelaise au fil du temps. Après deux trois remplacements et un projet d'association avorté avec un camarade de promo, il avait rejoint dans le quartier des Chartrons un groupe médical important qui occupait les deux premiers niveaux d'un immeuble de la rue du jardin public. Il renforçait ainsi l'activité de huit autres médecins et paramédicaux. Voilà vingt-deux ans déjà que Lilian s'était installé. La croissance et la fidélité de sa patientèle lui procurèrent rapidement un confort professionnel propice à prêter serment à d'autres qu'à Hippocrate : à monsieur le maire par exemple, à ses enfants nouveau-nés, à Liane sa filleule (la fille de Léo), ou à des associations. Un jour, au domicile d'une patiente avec qui il échangeait depuis longtemps, non sur la maladie mais sur le monde en général, celle-ci le brancha sur la franc-maçonnerie pendant que *son* docteur transférait l'ordonnance à la pharmacie. Au lieu du quart d'heure habituellement consacré à une visite à domicile, il resta longtemps à l'écouter à propos d'une vieille institution pas tout à fait comme les autres, où des hommes et des femmes de bonne volonté étaient les bienvenus à condition qu'ils œuvrent ensemble et sans esprit d'exclusive au progrès de l'humanité. Tant pis pour le retard pris dans ses rendez-vous ! C'est ainsi qu'à l'aube de son trente-huitième printemps, quand les feuilles tendres des arbres débourent à la lumière du jour, le profane Lilian fut initié en toute discrétion, et devint l'un des membres de *Charles de Montesquieu* : la loge bordelaise prestigieuse, active depuis 1740 et mère des autres loges de la ville. Sans surprise, il y retrouva sa patiente en tablier et gants blancs.

*

Quinze années ont passé depuis l'initiation. Conseiller de l'ordre depuis deux ans, le *frère* Lilian Etcheverry espérait devenir prochainement l'adjoint de Ludovic Chevalier, le grand maître en fonction. Celui-ci était grand en effet : un mètre quatre-vingt-sept, taillé comme un sportif malgré la soixantaine bien tassée, bronzé toute l'année, des

yeux d'un bleu profond, des cheveux blancs ondulés et une moustache fine et ciselée. On repérait souvent le docteur Chevalier à son costume trois-pièces et à sa pochette assortie au nœud papillon ; vétérinaire urbain pour chiens et chats, il exerçait rue du Colisée dans le huitième arrondissement de Paris. Avec la ferme intention de passer sa dernière année de grande maîtrise dans les meilleures conditions (peinard ! disait-il à qui voulait l'entendre), le docteur comptait sur son adjoint pour le décharger des dossiers maçonniques les plus chronophages ; et pour ce faire, Lilian, fidèle parmi les fidèles, lui semblait être l'homme de la situation. Chevalier parti, cela pourrait le propulser à la tête de l'obédience l'année suivante, mais à la condition que l'alignement des planètes lui soit favorable et que l'assemblée générale des loges (le convent) – loin devant le grand architecte de l'univers et la République française, mais en leurs noms – le décide souverainement ; qui sait ? Plus prosaïquement, ceux qui connaissaient Lilian comparaient sa silhouette à celles des caricatures des bourgeois de Daumier, même si « y a encore de la marge ! » se défendait l'intéressé, même si « c'est fou comme on peut s'empâter en dix ans ! » Cela serait anodin si sa santé n'était pas en jeu ; le diabète, l'hypertension ou le mauvais cholestérol guettaient à tout moment ce *mâle* de cinquante-trois ans, addict aux *Partagas Churchill de luxe* et aux whiskies japonais. Où étaient donc passés sa crinière et son ventre plat depuis le jour de sa première rencontre avec Léo au lycée René Cassin de Bayonne ? Si l'apparence physique les préoccupait déjà, les analyses biologiques ne rentraient pas alors dans leur champ lexical. Seule une solide amitié avait rapproché les deux camarades de classe.

Léo Saby, quant à lui, avait vu le jour à la maternité de Saint-Palais (*Donapaleu*), à moins d'une heure de la côte atlantique, une commune située au cœur de l'*Euskal Herria* où convergent d'Europe les trois voies principales du pèlerinage de Compostelle. La branche auvergnate des Saby remonterait au dix-septième siècle dans le village de Lavaudieu près de Brioude, puis bifurquerait au Pays basque après la vente de l'abbaye sous la Révolution comme bien national. Quand le père de Lucas et de Léo (son cadet de trois ans) meurt prématurément, leur mère se penche sur la généalogie de la famille afin de la transmettre plus tard aux enfants ; leurs origines lui semblaient être le plus sûr héritage qu'elle pouvait léguer à ses fils face aux aléas de la vie. Contrainte de travailler, ils emménagent à Anglet aux *Cinq Cantons*.

Les deux gamins y grandissent, jouent, étudient, s'affirment auprès des copains et copines avec qui ils partagent les codes de leur âge, Léo davantage attiré par ceux des filles que des garçons. Il entre à quinze ans au lycée René Cassin où, dès la première heure de cours, le hasard fait de Lilian Etcheverry son plus proche camarade de classe. À compter de ce jour, Léo Saby et lui ne se quitteront plus jusqu'en médecine, formant un duo d'enfer en mathématiques, physique et sciences du digital, spécialités de Lilian, les biosciences, la littérature moderne et la philosophie étant celles de Léo. Cela peut expliquer que le premier réussira brillamment son examen d'entrée en deuxième année à l'UFR des sciences médicales de Bordeaux, tandis que le second échouera après deux tentatives, le plongeant dans un avenir professionnel incertain. Après plusieurs petits boulots, il a vingt-deux ans quand un ami landais de sa mère, Lambert Lafitte, lui propose un stage dans son laboratoire de prothèses dentaires, *Dax Zircone*, place Camille Bouvet. La balle était désormais dans le camp du jeune homme pour savoir si travailler sur de l'inerte destiné au vivant lui conviendrait. Couler du plâtre, sculpter de la cire, concevoir, couler, cuire, modéliser, usiner ou imprimer en 3D, puis ébarber et polir pour les finitions, composaient autant d'étapes concourant au bon ou mauvais travail du prothésiste ; la formule magique étant que la moindre erreur dans le déroulement des opérations annule l'ensemble de la fabrication... Or, il avait rêvé d'exercer un métier manuel depuis qu'il s'était arrêté devant l'échoppe du luthier de la rue de Luc dans le vieux Bayonne, à deux pas de la cathédrale Sainte-Marie. La précision des gestes que l'artisan réservait à la matière l'émerveillait depuis la rue tel un enfant collé aux vitrines de Noël. Il aurait pu y rester des heures. Et puis, ses études d'anatomie en première année l'avaient frotté à cette mécanique extraordinaire qu'est la main dont les connexions jusqu'au cerveau passent par des fonctions physico-chimiques étonnantes, quasi divines, même si la science l'explique. Léo étant doué, le travail minutieux du prothésiste dentaire répondait tout à fait à l'alliance de la dextérité et de la réflexion qu'il recherchait. Son stage terminé, il gravit les échelons jusqu'à accepter, quelques années plus tard, de s'associer avec son patron en créant une société par actions simplifiée d'une vingtaine d'employés. Voilà trente ans que le métier n'avait plus de secret pour lui. Sur sa vie privée, rien d'exceptionnel non plus. Le jeune homme fit la fête durant quelques années mais finit par s'en lasser, la tête et les jambes ayant de plus en plus de mal à concilier les journées de travail et les nuits arrosées. C'est

certainement au cours de l'une d'elles que les circonstances d'un soir entraînent Léo un peu plus loin qu'il ne l'aurait souhaité. Malgré les hésitations des premières semaines, lui et la future mère s'accordèrent sur un *modus vivendi* après la naissance de l'enfant : le couple vivra sous le même toit, élèvera leur fille (puisque c'est une fille) avec des droits et devoirs identiques, mais chacun mènera sa propre vie comme bon lui semble. Vint au monde une charmante petite Liane cochant tous les critères que sont en droit d'espérer des parents. Léo fit l'acquisition d'un petit arial à Azur à proximité du lac de Soustons, idéal pour élever l'enfant, nature, farniente, balades en vélo, joies aquatiques, sans compter les plaisirs gourmands de la Côte Sud des Landes pour papa et maman. Le village et les hameaux alentour, figés dans la forêt plantée sous Napoléon III, présentaient aussi l'avantage de se situer à dix minutes du golfe de Moliets-Plage, l'employeur de Lætitia, et à une vingtaine de kilomètres de Dax et du laboratoire de Léo. Quand naquit la petite Liane, il alla de soi que Léo propose à Lilian d'être le parrain ; ce qu'il accepta spontanément au nom d'une amitié de vingt ans. Pour le choix de la marraine les parents verraient plus tard, car Lilian valait bien dix parrainages à lui seul, un garçon solide qui saurait répondre présent si des circonstances malheureuses survenaient. Quand Liane souffla les huit bougies de son gâteau d'anniversaire sous les *happy birthday*, les embrassades et les bulles de champagne, et après l'ouverture des cadeaux (notamment ceux bien trop somptueux du parrain), celui-ci profita d'un moment de répit pour éloigner Léo de la salle à manger. Sur un ton neutre qui lui était habituel et ne prêtait pas à conséquences, Lilian lui apprit dans le salon-bibliothèque son adhésion à la franc-maçonnerie. Une patiente l'avait convaincu, et voici trois mois qu'il fréquentait une loge à Bordeaux ; ça lui plaisait, ça donnait un nouveau sens à sa vie et le changeait du train-train habituel, la médecine, l'enchaînement infernal des rendez-vous, les consultations, les visites, les patients ; ça valait vraiment le coup pour le cadre, les gens, les discussions. Il le ressentait comme une nouvelle respiration bien qu'il n'ait pas encore tout compris. Coïncidence ou non, Léo l'interrompit car un hebdo avait consacré récemment un long papier sur les francs-maçons, sur les affaires et les histoires sulfureuses qu'ils traînent comme un boulet depuis la nuit des temps. Au lieu de l'en dégoûter, l'article l'avait intéressé au point d'aller voir sur les sites officiels. Il y avait trouvé des réponses sensées, des trucs bizarres bien sûr, mais surtout une documentation intéressante sur l'origine, l'histoire et sur

ce que recherchent les hommes et les femmes qui s’y engagent. Peu de semaines s’écoulèrent avant qu’il se décide à contacter le siège national à Paris ; l’association transmet sa demande d’admission au vénérable de la loge *l’Open Data fraternel* à l’Orient de Dax qui programma son initiation pour le mois d’octobre suivant...

Quand Léo fut présenté à la « Grande Lumière », celle-ci lui lança ses rayons du coin de l’œil. Le compagnon maçon Lilian, visiteur d’un soir, bavette de tablier rabattue depuis peu, fut remué jusqu’aux tripes. Puis, le vénérable invita l’impétrant à découvrir le reflet de son propre visage dans la glace ; Lilian tenait le « miroir symbolique » à hauteur du regard. Alors, déstabilisé par des mots, par le bruit et la musique de la cérémonie, Léo se retourna vers lui-même, son « pire ennemi », du moins lui fit-on croire à cet instant précis.

*

— As-tu passé une bonne nuit, ma chérie ? J’ai apporté tes chocolats préférés pour te requinquer. Lisette constatait avec soulagement que sa fille avait repris des couleurs en vingt-quatre heures. Faut-il que je t’aime pour venir te voir malgré la tempête qui a ravagé hier la moitié nord de la France ! On n’avait jamais vu ça ! il fallait vraiment des circonstances exceptionnelles !

— Merci maman, je me sens un peu mieux ! Le Pr Tran m’a examinée ce matin, – tout est OK ! a-t-il prononcé selon son expression laconique, sans sourciller, avec un air d’ordonnateur de pompes funèbres qui le rend étonnamment sympathique. Remarque bien ! J’attends de lui rien d’autre qu’une approche de technicien. Maman ! Je n’ai qu’un vague souvenir de ta présence hier après-midi, mais il est vrai que je ne savais plus qui ni où j’étais.

— Ton frère m’accompagnait. Il s’excuse aujourd’hui car il a des rendez-vous toute la journée ; mais il va t’adresser un hologramme tout à l’heure, m’a-t-il dit.

Il régnait dans la chambre une chaleur inhabituelle due à la température estivale et au taux maximum d’humidité après l’ouragan, une véritable étuve qui plongeait le personnel et les patients dans une moiteur tropicale, accrue par la climatisation mal réglée de la clinique. Le drap du dessus à moitié défait laissait paraître un oreiller placé entre les jambes de Léa pour lui éviter de les serrer et de permettre ainsi

au flux sanguin d'alimenter normalement la zone opérée. Un cap était franchi mais, après les épreuves subies ces dernières années, elle savait que d'autres non moins pénibles l'attendaient, comme l'obtention d'une nouvelle identité, la prise à vie d'œstrogènes en se gardant des effets secondaires, affronter le regard d'une société toujours dominée par les hommes malgré de notables avancées égalitaires ; mais aussi ses relations, son associé, les employés du labo, ses amis dacquois et bayonnais, la maçonnerie, les frangins, les frangines qu'il lui faudra affronter prochainement après les avoir laissés volontairement dans l'ignorance. Enfin, cet autre regard tout aussi important que les premiers, celui de ses futurs amants dans l'intimité. Après la chirurgie, elle pensait naïvement s'être débarrassée du fardeau qu'elle portait seule depuis l'âge de raison. Ses organes génitaux une fois transformés, elle était en droit d'imaginer que le mensonge dans lequel elle se retranchait depuis si longtemps allait se dissiper comme par enchantement, en abordant l'autre rive du fleuve ; mais avait-elle vraiment franchi celui-ci ? Ce n'était pas si simple en réalité. Malgré son opération réussie, les flots tumultueux lui paraissaient aussi infranchissables qu'avant, comme si rien ne s'était passé ! Pourtant, le Pr Tran lui avait créé autre chose à partir d'une chose qui n'existait plus. Il lui suffisait de ressasser les étapes pour s'effondrer en larmes, ne s'en prendre qu'à elle-même au sujet de ce sexe odieux qu'elle seule avait défié. Confiante sur le présent, elle appréhendait la suite. À l'issue de l'année maçonnique, personne n'avait été informé début juillet des épreuves psychologiques et physiques que Léa allait surmonter, exceptés sa famille et Lilian. Elle reviendra après sa convalescence comme si de rien n'était, comptant davantage sur la bienveillance des frères et sœurs que sur leur curiosité malsaine. Au conseil de l'ordre avec son vieil ami, elle avait hâte de reprendre leurs discussions interminables, commenter l'actualité, étudier les dossiers de l'association et refaire le monde. La semaine prochaine, l'assemblée générale de l'obédience réunifiée, le *convent 6044* en l'occurrence, ne devrait être qu'une formalité car, investi d'une légitimité décisionnelle depuis le milieu du dix-neuvième siècle, ce rassemblement annuel était devenu en réalité une vulgaire chambre d'enregistrement. Trop de délégués se berçaient de la splendeur d'antan. Incapable de se réformer en profondeur depuis plusieurs décennies, mis à part de se regrouper dans la contrainte en un Grand Orient unique, la machine finissait par se gripper et son influence par diminuer. Le nombre des loges stagnait, les effectifs diminuaient, son

fonctionnement était inopérant, sa phraséologie obsolète et incapable d'embarquer dans sa mouvance les générations Y, Z ou Alpha vers un hypothétique avenir meilleur. Plus le siècle avançait, plus des loges travaillaient « en secret », inaptés à se régénérer, plus vraiment en phase avec la société, se marginalisant jusqu'à rompre avec la réalité. Les congrès régionaux bégayaient, le convent légiférait sans prendre le temps de la réflexion, le conseil de l'ordre agissait sans disposer de grands moyens techniques et financiers, les structures archaïques prenaient l'eau de toute part. Pourtant, Léa était convaincue que la bataille entre les anciens et les modernes (sempiternel débat entre la tradition et la modernité) devait être définitivement tranchée sans vainqueurs ni vaincus. Au risque de se perdre, la franc-maçonnerie devait se réinventer à partir de ses fondamentaux en esquivant ce débat stérile où l'œuf et la poule sont finalement mangés tous les deux, l'ordre important peu...

Lisette attendait sur une chaise que sa fille finisse de marmonner dans son fauteuil des pensées saugrenues qui la revigoraient bien davantage que ces reliefs du déjeuner décomposés sur sa table médicale. (Aux dires des mauvaises langues, le menu serait composé à partir des restes des plateaux cliniques des salles d'« op » !) Toute nouvelle réflexion sur la maçonnerie de sa part, c'était autant de forces recouvrées qui démontraient une fois de plus la puissance de l'esprit sur son corps en capilotade. Mais le futur pouvait attendre, pas le présent, insistait pragmatique une maman inquiète pour son enfant ; Léa devait se consacrer exclusivement à elle, à sa santé, à son moral et à rien d'autre. Elle avait besoin de repos, non de changer le monde ! Sa mère partie, non sans l'avoir couverte de baisers sonores comme des ventouses, elle commanda à sa *box* d'extraire de la *playlist* l'acte III de *Tannhäuser*, cinquante minutes de douce béatitude, la meilleure thérapeutique pour éliminer les produits résiduels. Léo, devenu Léa, incarnait l'immortelle Vénus, et s'octroyait même le droit de réécrire Wagner pour sauver Tannhäuser de la mort. Plus rien ne la fera taire ni dévier du chemin qu'elle s'est choisi : la prothésiste, la franc-maçonne, la femme reprendra sa place dans la société, toute sa place cette fois-ci, en affirmant sa vraie nature.

*

À Strasbourg, les institutions et l'administration mettaient la dernière touche aux préparatifs de l'assemblée générale annuelle. L'obédience avait choisi l'ex-cité européenne pour affirmer son soutien à la relance unioniste de l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la Pologne, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Suède, le Danemark, le Bénélux, les Pays baltes et la France, pays qui, après avoir été secoués par des poussées nationalistes sans précédent depuis un siècle, déclaraient vouloir dépasser leurs désaccords des dernières décennies et fonder une Union fédérale à quinze nations sur de nouvelles bases économiques, environnementales et sociales. Pour être honnête, c'était plutôt pour sa capacité d'accueil que l'association réunie avait choisi Strasbourg ; le Centre des congrès, modulable à souhait, rendait possible son rassemblement dans un espace aménagé, rectangulaire et orienté. En l'absence de Léa, Lilian était parti en train avec un autre conseiller de l'ordre, le Toulousain Lucien Marty, quatre-vingt-deux ans, fraîchement élu par sa région. Ils s'étaient donné rendez-vous à Bordeaux afin de voyager dans des conditions plus conviviales. Le retraité idéalisait son séjour alsacien comme des vacances aux frais de la princesse tandis que Lilian, plus expérimenté, anticipait la vacuité des débats, les maigres décisions qui en sortiront cette fois encore, malgré l'intense agitation des participants. Il se souciait plutôt de son cabinet fermé pour la semaine et du fameux coup de collier à donner après six jours d'absence. Il repartira de Strasbourg sur les genoux, mais consolé par son poste d'adjoint du grand maître Chevalier. Il n'était pas à plaindre, d'ailleurs personne le plaignait. Nos deux acolytes devisaient face à face à près de trois cents à l'heure ; l'occasion pour Lucien d'écouter attentivement Lilian lui raconter les coulisses du dîner de gala auquel ils étaient conviés avec l'ensemble du conseil et les anciens grands maîtres : discours entendus, souvenirs, santés, remerciements, émotions, anecdotes, embrassades feintes ou sincères, paillardises pour les grandes gueules alcoolisées, messes basses pour les plus sobres, coups tordus et sourires en coins, bref, un échantillonnage ordinaire de la comédie humaine ! Le lendemain matin, poursuivait Lilian, « il fallait avoir les idées claires pour d'ultimes tractations en petit comité ». Les régions se réunissaient l'après-midi en présence des conseillers dont la mission consistait à sentir l'air du temps en tâchant d'identifier d'éventuels coups fourrés avant l'ouverture officielle du convent (près de mille six cents représentants pouvaient générer des dérapages non maîtrisables).